

# Ecrits sur Neruda

## Sommaire

Mort et Exhumation du corps de Neruda  
Vazquez Montalban cite Pablo Neruda  
Neruda homme politique  
Neruda et Aragon  
Marcenac, la mort de Neruda  
Montalbán-Neruda : les contradictions du communisme  
Sepulveda et Neruda  
Pique-nique à Isla Negra  
Neruda vu par Asturias  
Neruda à Paris en 1972  
Neruda et Bolivar

**12 septembre 2012** 3 12 /09 /septembre /2012 15:08

### **23-09-1973, la mort de Neruda**

Mario Amorós, l'auteur du livre "Sombras sobre Isla Negra" continue de penser qu'il est impossible de trancher entre la thèse de mort naturelle et celle de l'assassinat, concernant le décès de Pablo Neruda.

Une enquête est en cours depuis que le dernier chauffeur du poète, Manuel Araya, a déclaré en mai 2011 que Neruda était mort d'une injection. Il faudrait pouvoir analyser à nouveau les restes du défunt pour lever le doute. Encore une façon de remuer inutilement le passé ? Toute recherche de la vérité est un devoir d'historien, et ensuite à chacun de faire de cette vérité ce qui bon lui semble. JPD.

**10 février 2013** 7 10 /02 /février /2013 00:25

### **Exhumation du corps de Neruda**

Dans le journal espagnol *Publico* je note cet article sur un sujet déjà traité dans ce blog. JPD

#### Exhumation du corps de Neruda

Un juge chilien a ordonné l'exhumation des restes de Pablo Neruda pour déterminer si le poète a été assassiné par le régime d'Augusto Pinochet ou s'il est mort d'un cancer, vu les doutes qui, depuis un an et demi, a soulevé par ses déclarations un ancien employé (son chauffeur).

Neruda, militant communiste, est mort à Santiago le 23 septembre 1973 à 69 ans, douze jours seulement après que Pinochet ait pris le pouvoir suite au renversement de Salvador Allende. La mort de l'ancien Président du Chili a également été mise en doute par la justice chilienne, qui ne sait pas encore s'il s'est suicidé ou a été assassiné.

La cause officielle de la mort de Neruda a toujours été un cancer de la prostate, mais en mai 2011 l'assistant personnel et chauffeur du poète, Manuel Araya, a attribué la mort de Neruda à une injection létale, fournie par les agents au service du régime. Selon Araya, le gouvernement de Pinochet a voulu empêcher que l'exil de l'écrivain en fasse un symbole pour l'opposition.

La justice chilienne a admis en juin 2011 une dénonciation du parti communiste pour enquêter sur les faits. Dans un premier temps, le juge Mario Carroza a rejeté l'exhumation pour chercher à comprendre d'abord quels étaient les antécédents du poète et analyser ses fiches médicales pour déterminer le degré d'avancement du cancer.

Enfin, la Fondation de Pablo Neruda a annoncé vendredi dans un communiqué que « il y a quelques jours » elle a reçu un avis de Carroza dans lequel il accepte l'exhumation des restes de Neruda, enterré à côté de son épouse, Matilde Urrutia, dans la maison musée de Isla Negra.

La Fondation, qui n'a jamais caché son rejet de la version donnée par le chauffeur, a précisé qu'elle collaborera avec les demandes de juge, car elle fait pleinement confiance à cette expertise "qui aura lieu avec le plus grand respect possible ». L'institution espère que l'examen des restes « permettra de clarifier les doutes qui peuvent exister à l'égard de la mort du poète ».

L'exhumation, qui sera coordonnée par le service médico-légal (SML), aura lieu "à une date encore à déterminer", a expliqué la Fondation de Pablo Neruda.

**30 mars 2013** 6 30 /03 /mars /2013 20:48

### **Exhumation du corps de Neruda**

La mort de Neruda 1

La mort de Neruda 2

Le 8 avril le corps de Neruda sera exhumé pour savoir s'il est mort du cancer de la prostate ou s'il a été empoisonné. Moment important dans l'effort de mémoire au Chili. JPD

**12 septembre 2012** 3 12 /09 /septembre /2012 15:08

### **23-09-1973, la mort de Neruda**

Mario Amorós, l'auteur du livre "Sombras sobre Isla Negra" continue de penser qu'il est impossible de trancher entre la thèse de mort naturelle et celle de l'assassinat, concernant le décès de Pablo Neruda.

Une enquête est en cours depuis que le dernier chauffeur du poète, Manuel Araya, a déclaré en mai 2011 que Neruda était mort d'une injection. Il faudrait pouvoir analyser à nouveau les restes du défunt pour lever le doute. Encore une façon de remuer inutilement le passé ? Toute recherche de la vérité est un devoir d'historien, et ensuite à chacun de faire de cette vérité ce qui bon lui semble. JPD.

**31 octobre 2012** 3 31 /10 /octobre /2012 09:54

### **Vazquez Montalban cite Pablo Neruda**

Trois jours à chercher dans mes romans de Vazquez Montalban, une annotation que j'aurais pu y glisser à cause d'une présence de Neruda et merveille des merveilles, j'ai fini par trouver.

A un moment dans Eric et Enide page 157 de la version française (p. de la version espagnole) voilà que Neruda apparaît.

Le contexte d'Erec et Enide

C'est le dernier roman « blanc » de Vazquez Montalban qu'il entrelace avec le livre du même titre de Chrétien de Troyes. Un livre étonnant que le romancier considère comme son testament, du moins ce fut ma sensation quand, achetant en Espagne le livre, j'ai découvert une présentation luxe pour un roman à tant de clefs, que la lecture achevée, il faut toujours la recommencer.

Il écrit :

« Diderot et Myriam s'assoient l'un à côté de l'autre sur la banquette arrière qui tient toute la largeur, Pedro juste devant, et ils commentent silencieusement le miracle : ils ont eu des places et l'autocar roule normalement, en produisant tout juste deux ou trois bruits à peine bizarres. Pedro est le premier à s'endormir, suivi de Myriam. Diderot essaye mais, n'y parvenant pas, il fouille dans sa mémoire Pour y trouver un poème qui lui tiendrait compagnie, par exemple celui que Neruda a dédié au Guatemala : « Un nuage solitaire pleurait / près de la porte du ciel / je l'ai vu de mon avion / et lui ai prêté mon mouchoir / Guatemala ! » Il tente d'inventer une musique pour les paroles et la trouve tandis qu'il récite tout bas : «Guatemala ! quel triste sort est le mien / qui n'a d'égal nulle part / te quitter à la naissance du jour / Mais je lui répondais / La dernière balle est à nous / et nous reviendrons encore. » Et il lui vient un guaguanco, à la manière des chansons que Carlos Puebla a consacrées à Fidel Castro et à la révolution cubaine dans les années soixante. « Avec l'OEA ou sans l'OEA, nous gagnerons le combat... » Il fait passer cette musique sur « La dernière balle est à nous / et nous reviendrons encore... ». Les vers de Neruda lui paraissent mauvais, faciles, comme fabriqués pour se conformer à un rite conventionnellement progressiste, obligatoirement progressiste. Le chauffeur donne un coup de frein brutal qui tire Diderot de son poème et Myriam et Pedro de leur sommeil pour constater l'agitation des passagers, les yeux fixés sur l'obstacle en travers de la route : un barrage, des gens armés en uniforme et, devant eux, monté sur une jeep, une espèce de nain chinois habillé comme un généralissime US à la conquête d'un bastion décisif des Philippines. Les hommes de la troupe braquent leurs fusils-mitrailleurs sur les voyageurs et les obligent à descendre. »

Diderot n'est pas le visage caché de Montalban et je ne sais trop à qui il correspond dans les livres de Chrétien de Troyes mais son usage de Neruda, son jugement sur le poème n'est pas très gentil.

Pourtant, dans ce roman, Montalban quitte sa chère ville pour l'envahissante nature du Guatemala et cette escapade n'est pas dans son genre. En fait, c'est sans nul doute l'admiration pour l'anti-héros, le Subcommantante Marcos, qui a poussé le romancier vers ces terres mayas de Centre-Amérique. Il raconte comme il fut contraint pour la première fois, en allant visiter les zapatistes, à grimper sur un cheval, lui qui fut si peu rural.

Ce rapport entre le rural et l'urbain est un de ceux qui distinguent fortement Neruda le rural et Montalban l'urbain. L'ami permanent du Catalan, le poète J-M Valverde a été conduit à écrire la page concernant Neruda dans *Historia de la Literatura universal* publiée en 1986 chez **Planeta** et il indique ceci :

« Peut-être le problème central de la poésie de Neruda se résume dans le fait un peu paradoxal que pour construire son grand poème social, politique et historique il commence – sans jamais en sortir – par parler très peu des hommes mais de la nature, de la géologie, des mers, des rivières, des plantes et des oiseaux et ensuite du passé historique ; alors qu'au contraire – comme Neruda le reconnaîtra lui-même - il n'arrive jamais à parler de ce qui est une clef sociale de l'Hispano-Amérique, et ça c'est sûr, à savoir les grandes et démesurées villes. A lire le Chant général, seuls sont visibles, sur l'impressionnant paysage et les images des races anciennes, les conquistadors et les *libertadors*, quelques figures actuelles de paysans, ouvriers et lutteurs héroïques tout comme les grandes figures des tyrans politiques ; mais on ne voit pas qu'un des aspects de la souffrance sociale d'Hispano-Amérique consiste à posséder des villes démesurées au milieu d'énormes zones quasiment vides. »

La vie fait que cette *Historia de la Literatura universal* a été écrite avec Martin de Riquer dont Montalban a suivi le cours sur Chrétien de Troyes quand il était jeune, cours dont il a été tellement marqué, qu'il a écrit aussitôt un poème, *Erec et Enide*, un poème qui deviendra quarante ans après un roman. Telle était la fidélité de Montalban.

Donc Diderot pense qu'on peut mettre en musique la poésie de Neruda mais qu'elle n'est pas pour autant une bonne poésie. Diderot – le nom est très fort – est un Péruvien, plus précisément un Péruvien d'une ville que je connais parfaitement bien, Piura. Diderot a peut-être été, comme des centaines de milliers de latino-américains, marqué par le célèbre livre de Neruda antérieur à son engagement politique, le petit livre intitulé *Vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée*. Le succès de ce livre a accompagné les chagrins d'amour de plusieurs générations. C'est d'ailleurs par ce livre que j'ai tenté d'entrer dans la poésie de Neruda.

En 1971, pour l'achat de mes premiers livres, j'ai porté mon choix sur la petite et belle édition des Editeurs Français Réunis. Par la suite, je me suis plongé dans Vaguedivague mais sans jamais être conquis. J-M Valverde dit qu'après Le Chant général c'est le plus beau livre de Néruda. « Le poète s'y fait moins sérieux et oubliant les grandes questions, il regarde les choses avec une ignorance narquoise. » Les noms de ville y sont à la pelle (surtout étrangère) avec même un titre, Anti-Ville, pour parler de Santiago, texte « complété » de Chante Santiago.

Avec ces deux livres j'aurais dû vivre au rythme de Néruda. Par devoir j'ai lu son autobiographie, J'avoue que j'ai vécu et par chance j'ai fini par croiser Montalban.

Jean-Paul Damaggio

**2 novembre 2012** 5 02 /11 /novembre /2012 15:20

## **Neruda homme politique**

En 1945 Neruda est élu, pour le Parti communiste du Chili, sénateur pour les provinces du Nord, Tarapaca et Antofogasta. Quatre mois après il adhère officiellement au PCCh dont il est un sympathisant depuis 1936. C'est la guerre d'Espagne, qui le pousse vers l'engagement sociale et sous doute sous l'influence de Rafael Alberti et peut-être plus encore du Péruvien César Vallejo qui rejoint le communisme.

Lui l'homme de la verdure du Sud, du froid du sud, il est donc l'élu des arides et chaudes régions du Nord. Pourquoi ?

C'est à Iquique qu'est né le premier journal ouvrier, le premier syndicat ouvrier, la première Maison du Peuple, la première section du parti socialiste puis du parti communiste, c'est là l'influence traditionnelle du courant révolutionnaire.

La gauche traditionnelle d'aujourd'hui devrait en tirer quelques leçons à constater que c'est dans cette région que le nouveau Parti progressiste vient d'emporter plusieurs postes de maires et de réussir un score électoral sans précédent le projetant parmi le premier des partis. L'histoire du Chili se joue à Santiago-Valparaiso mais l'histoire de la nouveauté révolutionnaire se joue dans le Nord.

Donc Neruda sera sénateur et sa carrière politique va lui révéler les turpitudes de l'univers du pouvoir. Sa notoriété est telle qu'il est appelé à l'aide (comme toute la gauche) par le candidat à la présidence de 1946, le membre du parti radical (qui existe toujours) Gabriel González Videla. Malheureusement moins d'un an après, l'homme ayant été élu président se lance dans une répression féroce d'une guerre de mineurs dans le Nord, à Lota. Les grévistes seront envoyés en camp de concentration comme celui de Pisagua, qui reprendra du service après 1973 !

Le 6 janvier 1948, Neruda prononce au Sénat un discours sous le titre célèbre « j'accuse » pour dénoncer le sort fait aux mineurs.

Neruda doit se cacher et en septembre 1948 suite à la Loi de défense permanente de la démocratie baptisée « loi maudite » par ses adversaires le PCCh est interdit et Neruda qui vit caché depuis plusieurs mois doit fuir son pays. Ce moment sera si crucial pour le poète qu'il en fera le récit le jour de son discours pour la cérémonie du Prix Nobel.

Période cruciale puisque c'est au cours de cette fuite (avec le passeport de Miguel Ángel Asturias, le Guatemaltèque) qu'il croisera au Mexique la chanteuse chilienne Matilde Urrutia sa dernière épouse et qu'il arrivera à Capri chez l'ami historien Edwin Cerio.

En 1998, Leonidas Aguirre, se propose sous le titre de « Discursos Parlamentarios de Pablo Neruda (1945-48) », de publier les discours du

poète mais Agustín Figueroa au nom de la Fundación Pablo Neruda (il serait trop long d'expliquer comment cet avocat est devenu le maître de la Fondation) décida d'en empêcher la publication, devant les tribunaux, lui seul pouvant donner l'autorisation d'user des textes du poète ! Les tribunaux donnèrent raison à Leonidas Aguirre car des discours parlementaires ne tombent pas dans le domaine des droits d'auteur, mais l'affaire a révélé le souci de la Fondation de masquer la dimension politique du poète pour privilégier, celle du collectionneur, du voyageur, de l'intellectuel ou du bon vivant.

Le prologue du livre a été écrit par Volodia Teitelboim, qui devient alors un membre dissident du directoire, où il rappelle que « le livre d'Aguirre évoque ni plus ni moins qu'un chapitre indispensable de l'œuvre nerudienne, jusqu'à présent effacée, et pratiquement inaccessible pour le public. »

En fait, la Fondation Pablo Neruda, qui gère, par volonté du poète et de sa femme, les droits d'auteur et le patrimoine de Pablo, a surtout privilégié la dimension commerciale de ce « capital » et de ce point de vue a totalement réussi à faire de Neruda, un Chilien universel.

Prenons un minuscule point technique : à la maison de Santiago, tout se fait avec des guides, à celle de Valparaiso tout se fait avec des audio-guides et à celle d'Isla Negra, pour le moment il y a les deux dispositifs.

Quelle est la différence entre un guide et un audio-guide ?

L'audio-guide a l'avantage sur le guide de proposer à tout moment, au client, la langue de son choix. Il y a bien à Santiago des visites en diverses langues mais il faut attendre le bon moment et il arrive par exemple que la visite en anglais rassemble seulement une personne.

Mais l'audio-guide a un défaut : il diffuse une version officielle, contrôlée au mot près tandis que le guide... peut répondre aux questions. Et l'audio-guide supprime les emplois de guides qui sont souvent des passionnés du poète.

Jean-Paul Damaggio

**2 novembre 2012** 5 02 /11 /novembre /2012 15:19

## **Neruda et Aragon**

En 1966 les Editions Gallimard publient, *Elégie à Pablo Neruda* de Louis Aragon. D'entrée le livre donne « l'argument du poème » après les deux vers de Neruda qui n'ont pas besoin de traduction : « Entre morir y no morir /me decidi por la guitarra » : « Au printemps de 1965, un tremblement de terre ravageant le Chili ruine la maison de Pablo Neruda au bord du pacifique. A cette occasion, Aragon s'adresse à son ami, mêlant aux siens propres des vers du poète chilien qui l'interrompt pour dire son poème *Le Paresseux*, nul ne sait pourquoi de tant de vers choisis. »

*Le Paresseux* est un des derniers poèmes de *Vaguedivague* publié en 1958 mais seulement traduit en France en 1971, donc la version de 1966 est une première version très différente par la traduction, de celle de Guy Suarès de 1971 (que je préfère nettement). J'en donne le texte à la fin.

Ce poème est sans nul doute choisi pour dire que malgré le tremblement de terre destructeur Neruda reprend son affirmation : « je ne veux pas changer de planète » qui dans la traduction donnée dans *Elégie à Pablo Neruda* est : « Pourquoi donc changer de planète ».

Les deux poètes sont unis par « le plaisir » du drame même si en cette occasion Neruda en rigole quand Aragon en pleure.

Aragon reprendra du poème les thèmes de l'océan « au bord de l'océan par dérision qu'affuble un nom pacifique », de la terre, de la maison, et la symbolique du vin avec celle de la guitare.

« Ah ce n'est pas le vin qui naît des pieds du peuple  
Mon ami mais c'est notre sang  
Palpe la nuit, palpe la pluie, palpe tes pleurs  
Nous sommes neige d'or naissant  
Ô poésie »

Cette terre qui tremble réellement pour l'un (on dit les Chiliens philosophes face à l'inévitable) et symboliquement pour l'autre reste plus encore pour le Français, le prétexte au grand lyrisme.

« Que sommes-nous venus faire dans l'histoire des hommes  
Que souffrir  
Que sommes-nous venus chercher dans leur folie  
Pourquoi s'être jetés entre eux bétail sacrificatoire »

Oui, pourquoi ? Jean-Paul Damaggio



## LE PARESSEUX

Des choses de métal continueront  
à voyager entre les étoiles,  
des hommes exténués monteront,  
violenteront la douce lune  
et là-bas fonderont leurs pharmacies.

En ce temps de plein raisin  
le vin commence sa vie  
entre la mer et les cordillères.

Au Chili les cerises dansent,  
les obscures jeunes filles chantent,  
et l'eau brille sur les guitares.

Le soleil touche toutes les portes  
et fait des miracles avec le blé.

Le premier vin est rosé,  
il est doux comme un enfant tendre,  
le second vin est robuste  
comme la voix d'un marin  
et le troisième vin est une topaze,  
un coquelicot et un incendie.

Ma maison a mer et terre,  
ma femme a de grands yeux  
couleur de noisette sylvestre,  
lorsque la nuit vient la mer  
s'habille de blanc et de vert  
et la lune ensuite sur l'écume  
rêve comme une fiancée marine

Je ne veux pas changer de planète.

23 novembre 2013 6 23 /11 /novembre /2013 17:18

## Marcenac, la mort de Neruda



L'Humanité, à la mort du poète chilien a publié ce texte d'un poète originaire de Figeac. Marcenac en était un grand connaisseur. Je suis heureux de pouvoir ainsi rendre hommage à deux hommes admirables. JPD

AUTOUR de Pablo Neruda, autour de cette haute flamme qui signalait comme aucune autre l'existence et l'éclatante présence du Chili, les hommes des casernes, que la lumière apeure, avaient élevé une muraille opaque. Ils voulaient étouffer cette voix et cette clarté. Dans sa maison d'Isla-Negra, astreint à résidence surveillée, Pablo Neruda était retranché du Chili, des vivants, de la terre et du monde par un infranchissable cordon de carabiniers, un rideau de ténèbres.

Mais, du côté du Pacifique, il demeurait tout le grand large et l'avenir :

*Un de plus parmi les mortels*

*Je fais sans douter prophétie*

*Que malgré cette fin du monde*

*Survivra l'homme, à l'infini,*

écrivait-il, dans un de ses derniers poèmes. Et la force idiote, une fois de plus, a fait un mauvais calcul. Portée par les courants, les vents et les marées, sujette seulement des purs pouvoirs de l'univers, la parole de Neruda nous atteint, multipliée désormais de tout le silence de la mort.

A soixante-neuf ans, ce qu'il y avait à dire contre la nuit et les monstres, Neruda l'a dit. Depuis un demi-siècle la foudre est amassée. Elle e fait son nid dans sa bouche, la vengeresse. Et depuis *L'Espagne au cœur*, depuis *Le Chant général*, elle est lancée. Que peuvent les armes contre le chant ? Le mot prononcé est plus vif que la balle, plus fort que la corde des potences, insensible à toute torture. Qu'ils le sachent bien, les maudits : la mort est leur métier, mais n'est pas leur alliée.

Toute sa vie Neruda l'a vouée à dénoncer et à annoncer. Il a dit l'impitoyable passé, les massacres, l'esclavage, mais aussi la lutte et les libérations. Il a stigmatisé le fouet et le glaive des bourreaux et des assassins. Il a illuminé l'épée de Bolivar. Au cœur des Amériques, il est le cœur battant de ce cœur et sa poésie est fille de la parole des *libertadores*, de l'Araucan Lautaro à Marti le Cubain, d'Abraham Lincoln

l'assassiné à Recabarren qui fonda au Chili un des premiers partis communistes du monde.

Avant *Les Châtiments* et *L'Histoire d'un crime*, on pouvait tuer Hugo et c'était assurer une victoire au silence. Avec Neruda, la mort est impuissante, car *les choses sont dites*.

Oui, qu'il le sache, cet homme au nom de farce funèbre, ce général Pinochet qui fait à notre pays la honte de s'en réclamer, fût-ce pour se dire français à la quatrième génération : avec Neruda la mort vient trop tard. Ce qu'il a prononcé ne s'inscrit plus désormais dans le temps dérisoire où chemine le mensonge et que gouvernent les coups, mais dans l'éclatante durée où scintille la parole définitive. « Il est très vieux, dit la brute affreuse, il est très malade. » Allons donc ! Il est jeune comme la lèvre humaine à chaque fois qu'elle crie liberté, sain comme la paume de la main quand elle caresse la joue du frère. Et il nous dit, à nouveau, à la malheure du Chili comme aux jours massacrés d'Espagne

*Venez voir le sang dans les rues !*

*Venez voir*

*le sang dans les rues !*

tandis que dans le miroir rouge épandu sur le sol l'écho futur écrit :

*Pour tous l'eau ou le pain, pour tous l'ombre ou la flamme*

*et que plus rien, plus rien ne divise les hommes*

*que le soleil, la nuit, la lune, les épis.*

C'EST bien au-delà des larmes et de la douleur personnelle que je veux penser à Pablo Neruda, mon maître et mon frère et à Matilde aux yeux immenses, bouclier d'amour devant les périls. Il était de cette race neuve de poètes qui ont mis leur honneur à passer de l'horizon d'un seul à l'horizon de tous. Il était le témoin de son peuple, de sa misère, de sa dépossession, de son espoir et son étoile palpait avec l'étoile ensanglantée qu'élèvent dans le ciel, en même temps que leur drapeau, les hommes et les femmes du Chili.

Mais avant d'être en France l'ambassadeur de son pays, n'oublions pas qu'il a été, de toute sa tendresse intelligente, de tout son savoir passionné, l'ambassadeur obstiné, inlassable de la France dans les Amériques latines. La France de Villon, de Charles d'Orléans, de Ronsard, d'Hugo, de Baudelaire, de Lautréamont, de Rimbaud, d'Apollinaire, d'Eluard lui doit plus qu'à quiconque. Et M. Pompidou, auteur d'une anthologie de la poésie française et président de la République française, n'a pas trouvé un mot pour dire que la France prenait Neruda sous sa protection...

« Il est très vieux » donc, « il est très malade » disaient ceux de la junte.

« C'est une gloire mondiale. Qu'il se taise, et nous le laisserons mourir de sa mort naturelle. » A cela, Neruda a répondu toute sa vie par les armes des mots, par les armes de la douleur. Comme Allende, il est mort les armes à la main. Jean MARCENAC

## Montalbán-Neruda : les contradictions du communisme

A lire Vázquez Montalbán fait-il la moindre référence à Pablo Neruda ? J'ai vérifié dans l'histoire de son rapport à la littérature, dans les biographies mais rien. Pourtant plus que leur engagement communiste, beaucoup d'éléments devaient les rapprocher.

Les seules références de l'écrivain catalan au Chili concernent le 11 septembre 1973 d'autant que le 11 septembre c'est aussi une grande date catalane. Le coup d'Etat fasciste de Santiago, les avions bombardant le palais présidentiel de La Moneda, furent, à ses yeux, un tournant de l'histoire de la planète. C'est là que se noue les bases de la contre-offensive capitaliste qui pousse l'empire US vers une double alliance : avec la Chine (Montalbán aime rappeler qu'à Santiago en 1973 l'ambassade de Chine fut neutre) et le fascisme religieux. Par la suite les élèves dépasseront le maître (les empires sont soumis à cette autodestruction) si bien que le 11 septembre 2001 New-York recevra le boomerang en pleine figure dans le cadre d'une guerre entre impérialismes d'hier et de demain.

Bref, le Chili est une plaque tournante, y compris pour l'histoire de la social-démocratie, de la guerre des classes, et Montalbán ne pouvait l'oublier. L'Espagne de 1936 joua le même rôle et Montalbán et Neruda se rejoignait sur le terrain de l'anti-franquisme mais les points de jonction représentent peu de choses par rapport au fossé qui les sépare.

### Le tout et la partie

Pas un seul Chilien n'est oublié dans l'œuvre de Neruda ce qui fait que les travailleurs du salpêtre se retrouvent dans une citation du poète, comme les chasseurs de baleine, les habitants de Chiloé ou les vigneron de partout. Dès le début Neruda s'est donné comme fonction d'être le représentant de son pays. Il a plaidé pour obtenir un poste de Consul qui l'a conduit dans une Asie où il n'a survécu que grâce à l'amitié du poète espagnol Rafael Alberti qu'il croisa en voyageant vers sa mission. Et sa dernière fonction d'Ambassadeur du Chili en France en 1971 boucle parfaitement la boucle du jeune étudiant de français.

Cette passion pour la culture française avait de quoi plaire à Vázquez Montalbán, mais celui-ci n'a jamais été que l'homme de Barcelone, même s'il finit par provoquer le tour du monde de son héros Pepe Carvalho, que je désigne du nom de son frère et non de son fils. Le poète catalan (car il fut poète avant tout, comme Neruda) veut, à partir de quelques os minuscules, reconstituer le squelette du dinosaure, quand Neruda part du squelette et veut en décrire tous les os.

## **Le communisme dans tout ça ?**

Celui de Neruda, qui le conduira à accepter de son parti, une candidature à la présidence du Chili, est global avec son *Chant général*. Il suffit d'éclairer les citoyens par le discours, et la révolution est en marche.

Celui de Montalbán, qui le conduira à accepter une place au Comité central, est viscéral, et il est en mouvement, en construction ou en reconstruction permanente.

Toute la contradiction, que le communisme devrait finir par assumer, tient en ce fait : comment un esprit rebelle fait-il pour arriver au pouvoir et y rester rebelle ?

Pas question ici d'opposer un communisme de la base (authentique, sincère, vital) et un communisme de sommet perverti par la pouvoir. Cette perception a beau exister souvent au cœur du peuple, elle fausse la réalité. La vision globale (parfois dogmatique) est aussi forte à la base qu'au sommet et, inversement, l'esprit rebelle (le sens critique) peut persister à tous les échelons d'une hiérarchie... communiste.

## **Romantisme et Ironie**

La littérature permet de saisir parfaitement les deux postures. Face au romantisme (révolutionnaire ou pas) de Neruda, le scepticisme de Vázquez Montalbán fait œuvre de douche froide. Le Chilien, dès le départ, se place du côté de l'espérance quand le Catalan se place du côté de la réalité. Parce que l'espérance n'est pas une réalité ? L'espérance est en effet une réalité... religieuse sauf que la religion est là pour nous écarter de la réalité ! La grandeur de Neruda a fait qu'au Chili, il existe le plus grands des antipoètes qui n'est d'ailleurs pas seulement un homme, mais une famille, la famille Parra, celle de Violetta, Roberto, Eduardo et surtout Nicanor Parra. Dans un article sur la poétique des antipoètes Ulpiano Lada Ferreras écrit ceci sur l'art de Nicanor Parra : « ferme réaction contre la rhétorique romantique, emploi du langage commun, utilisation abondante de phrases toutes faites, fuite devant le langage poétique conventionnel, rejet de la tradition littéraire, préoccupation pour l'individu sans tomber dans la solennité ni dans la prédiction, forte conscience critique, emploi de l'humour et d'une ironie presque toujours amère et distanciée, sens de la parodie et vision pessimiste de la réalité. » Il s'agit presque d'un portrait de l'art de Montalbán d'autant que le même article indique qu'un poète asturien oublié Campoamor a inspiré aussi bien Nicanor Parra que Jaime Gil de Biedma et José Augustin Goytisolo, références permanentes de Montalbán. Ce qui s'appelle chez Nicanor Parra anti-poèmes s'appelle subnormalité chez Montalbán, une démarche que je traduit par cette notion : le sous-réalisme.

Quand on demande à Nicanor Parra son opinion sur Pablo Neruda, il répond en 1968 : « Admiration et respect religieux pour l'homme et son œuvre. »

## **Le communisme est-il un messianisme ?**

L'histoire a démontré que le communisme présenté comme un messianisme a conduit aux pires catastrophes communistes. Le paradis futur d'une société sans classe, libérée de l'exploitation de l'homme par l'homme peut être mobilisatrice, mais peut tout autant favoriser ceux qui veulent le bonheur du peuple malgré lui. Les communistes chiliens qui furent des héros bien avant le 11 septembre 1973 (et Neruda avec eux) ont pu penser que comme dans la religion chrétienne, ils étaient les saints inévitables sur la longue route vers la victoire, et renforcer ainsi le messianisme communiste. Le coup d'arrêt fasciste de Pinochet a fait que le 18 décembre 1976, un « échange d'intérêts » entre l'URSS et le Chili a permis de libérer Luis Corvalán contre le dissident soviétique Vladimir Boukovski. La réalpolitik ne portait-elle pas un coup dur à la grandeur des idéaux ?

## **Quand Pepe était à Valparaiso**

Montalbán est passé par Valparaiso afin de trouver une porte de sortie à son héro Pepe Carvalho poursuivi par l'infâme Monte Peregrino (1) et il retiendra de Neruda le chemin clandestin que suivit le poète fuyant déjà une dictature au cours des années 50 (2). La référence est celle de l'homme non celle du poète. En fait, le marxiste Gramsci ayant révolutionné le marxisme, c'est la pratique et non le discours qui conditionne depuis, un marxisme laïque.

Jean-Paul Damaggio

Notes

1 Dans un article du 30 octobre 1999 Vázquez Montalbán écrit sous une titre étrange, La déconstruction de l'espérance : « Parfois apparaît la contradiction suivante : cette réforme néolibérale basée sur *la liberté d'initiative* face l'esprit grégaire de l'étatisme doit s'appuyer sur un néo-autoritarisme militarisé pour accomplir ses objectifs hégémonique comme c'est arrivé au Chili de Pinochet. Les néolibéraux ont avec Monte Peregrino leur montagne sacrée, d'où est descendu Hayek en 1948 avec les tables de la loi antimarxiste et antikéneysienne, mais la droite néolibérale autoritaire s'est emparée du message pour le convertir en ordres canoniques de son projet historique. »

(2) Voir article sur ce sujet

**2 novembre 2012** 5 02 /11 /novembre /2012 15:15

## Sepulveda et Neruda

**Peut-être cet texte à la traduction imparfaite est-il déjà sur le blog. Il mérite d'être à laplace Chili. JPD**

Neruda et une pierre couverte de mousse par Sepulveda

Voici quelques semaines la journaliste chilienne Isabel Liphay m'envoya d'Allemagne une histoire émouvante qui parlait d'un autre Neruda, à la marge des justes célébrations pour les cent ans de sa naissance et, que nous pourrions intituler : « les raisons du silence ».

Je n'ai pas connu Pablo Neruda dans son intimité, à peine si je l'ai vu trois fois, mais ces occasions furent pour moi décisives pour conclure que dans ses yeux il y avait une tristesse singulière, quelque chose comme la tristesse des naufragés qui, une fois sauvés et revenus dans leurs lieux d'origine, conservent la nostalgie de l'île déserte dans laquelle vécut Robinson Crusoë, tristesse qui s'accroît avec la certitude que jamais ils ne reviendront dans cette île.

L'histoire d'Isabel Liphay, écrite brièvement comme doivent l'être les bonnes histoires, me décida à hâter un voyage en Hollande prévu pour octobre, et je partis, décidé à rencontrer moi aussi la pierre oubliée et couverte de mousse.

Pendant le voyage j'ai cherché dans la meilleure biographie de Pablo Neruda, celle écrite par son ami et camarade du Parti communiste chilien, Volodia Teitelboim, certainement la meilleure jamais écrite, des renseignements sur Maria Antonieta Hagenaar, la mythique « hollandaise de Java », la première épouse de Neruda à laquelle il dédia des vers pleins de crainte et que résumait le désamour qui se résout seulement par une distanciation définitive. Je n'ai pas rencontré beaucoup d'informations, à peine quelques pincées qui confirmaient qu'en effet elle fut mariée avec le poète, et qu'ensemble ils eurent une fille : Malva Marina.

On dit et on sait que les femmes qui accompagnèrent Neruda eurent une importance capitale dans son œuvre de poète. Avec Maria Antonieta de Hagenaar il partagea les années d'exil pendant lesquelles son génie rencontra les éléments pour écrire « Résistance sur la terre ».

Malva Marina Reyes-Neruda s'appelait Neftali Reyes. Elle naquit à Madrid le 18 août 1934 et peut-être fut-elle appelé à être la fleur la plus importante dans cette maison madrilène, que les amis du poète, Antonio Machado, María Teresa León, García Lorca, Miguel Hernández, Rafael Alberti, appelaient avec raison « la maison des fleurs ». Mais Malva Marina naquit avec le sceau indélébile des fleurs transitoires, de celles qui ne réussissent pas à montrer la plénitude de leurs pétales ni à offrir l'enivrement de leurs arômes. La fille naquit hydrocéphale et peut-être est-ce sa naissance qui marqua le poète d'une douleur définitive puisqu'il



n'existe pas de douleur plus intense que celle d'avoir la certitude de survivre à ses enfants.

Les vers dans lesquels Neruda parle de sa fille sont tristes, énigmatiques comme si le poète avait tenté de se sauver de sa douleur par la perfection de son génie : « Oh niña entre las rosas, oh presión de palomas / oh presidio de peces y rosales / tu alma es una botella de sal sedienta.... » « Ode avec une lamentation ». De toute la riche correspondance entretenue par Neruda, c'est seulement dans une lettre à son père qu'il mentionne la présence de sa fille : « Il semble que la fille soit née avant terme, et il a coûté beaucoup pour qu'elle vive ... ».

En 1936 les madrilènes se préparent pour la grande tragédie du fascisme, La République était en danger, Neruda était un activiste de la démocratie, il ouvrait sa maison à tous ceux qui étaient décidés à lutter contre Franco, et il ouvrit aussi son cœur à une autre femme : Delia del Carril, « La petite fourmi », peintre et camarade de combat. Maria Antonieta Hagenaar, la Hollandaise de Java disparut de sa vie, et avec elle la petite Malva Marina qui se retira de la vie du poète avec le même silence que celui de la marche d'une ombre.

En cette même année 1936 « a la hora del fuego, al año del balazo » si bien définie par César Vallejo<sup>1</sup>[1], la Hollandaise de Java, sa solitude d'abandonnée et sa petite Malva Marina quittent l'Espagne pour la Hollande. Peut-être en ses valises emportait-elle les vers que Federico Garcia Llorca lui écrivit comme seul souvenir : « Niñita de Madrid, Malva Marina / no quiero darte flor ni caracola : / ramo de sal y amor, celeste lumbre / pongo pensando en ti sobre tu boca ».

Eloignée de la beauté et de l'horreur, loin de l'amour et de la haine, Malva Marina continua son existence végétale à Gauda, abandonnée aussi par sa mère qui en confia la garde à un couple hollandais. Elle ne sut rien de la fin de la République en Espagne, ni de la mort de Garcia Lorca, ni de la mort de Machado, ni de la mort de Miguel Hernandez, ni de la mort de la poésie quand tomba la dernière barricade dans le quartier madrilène de Lavapiés. Elle ne sut pas que les nazis envahirent la Hollande et que, dans toute l'Europe, l'horreur marchait au pas d'une musique wagnérienne. Elle ne sut pas davantage que son père organisait de Trompeloup, près de Bordeaux, la plus grande opération de sauvetage de républicains espagnols poursuivis par Franco<sup>2</sup>[2], et par les autorités pro-nazis de la France occupée. L'eau qui noyait sa tête la laissa flottante

---

1 [1] España aparte de mí est cálido est un des textes les plus phénoménaux de l'écrivain péruvien dont la tombe est à Paris, au cimetière Montparnasse à quelques mètres de celle de Bourdelle.

2 [2] Un des poursuivis fut pris d'un dilemme : au moment d'embarquer pour le Mexique il apprit la naissance de son fils à Barcelone. Il décida de rentrer au pays et son fils eut l'occasion de le visiter pendant des années ... en prison.



dans le ventre simple des absents et elle se refusa à naître dans un monde de crainte et d'épouvante.

Le vieux cimetière de Gauda est un monument national, comme me l'expliqua mon ami Gerd Kooster, aucune tombe ne peut être ouverte ou annulée, ce qui rend son éternité aussi éternelle que la fragile éternité de la planète.

Après avoir parcouru pendant une heure les étroits sentiers du cimetière envahi par une végétation dominée par la faible verdure de l'humidité, nous avons rencontré la tombe de Malva Marina, cette petite présence du sang d'un des poètes les plus grands de tous les temps, et peut-être la responsable de son rictus de tristesse qui accompagnait toujours son visage, un peu comme si l'eau qui noyait Malvina Marina s'était installée à jamais dans ses cernes.

L'inscription qui couvre cette pierre où pousse la mousse est laconique : « Ici demeure notre chère Malva Marina Reyes née à Madrid le 18 août 1934 et décédée à Gauda le 2 mars 1943 ».

Pourquoi les fougères poussent dans les cimetières oubliés ? Pourquoi les pies choisissent de tels lieux pour essayer leurs jacassements ? Pourquoi la mousse est synonyme de l'oubli ? Pourquoi Neruda dans son poème « Farawell » écrit : « desde el fondo de ti y arrodillado / un niño triste como yo nos mira » ?

Salut, Pablo, Salut Poète, et comme l'écrivit si bien Atahualpa Yupanqui, « merci pour la tendresse que tu nous donnas ». Quand je lèverai mon verre pour trinquer à tes cent ans de poète et de camarade, ce sont ces questions, avec d'autres, que je te poserai. Et quand je reviendrai à la Isla Negra, à tes figures de proue, à tes collections de bouteilles et d'objets enfantins, je regarderai au bord de la falaise l'endroit où poussent encore les Mauves<sup>3</sup> balancées par la saumâtre brise Marine.

**Luis Sepúlveda** (pas de date, pas de lieu de publication)

P.S. Voici dix ans exactement je traduisais, pour le petit livre que j'ai consacré au Péruvien Nestor Cerpa, le premier article de presse de Sepulveda que j'avais croisé par hasard en Italie. Nestor Cerpa téléphonait à Sepulveda quand leur conversation fut brisée par les rafales de mitraillettes des militaires de Fujimori et Montesinos qui abattaient lâchement Nestor. Aujourd'hui Montesinos est en prison au Pérou et Fujimori vient d'être à nouveau arrêté au Chili en vue d'une éventuelle extradition pour le pays voisin. Y aurait-il une justice ?

---

3 [3] Malva c'est « mauve » le nom d'une fleur.

**26 octobre 2012** 5 26 /10 /octobre /2012 14:24

## **Pique-nique à Isla Negra**

20 octobre, toute la journée

Nous quittons Valparaison à 9h 45 ce qui nous a laissé le temps de passer d'abord au marché tout proche du terminal de bus, pour acheter de quoi manger à Isla Negra. Un marché superbe avec des tonnes de légumes : montagnes d'artichauts, d'oignons... Seul le pain manque à l'appel car il arrive rarement avant 9 heures. Sur la route, le bus se remplit, en ce jour de congé. Une famille avec trois enfants monte, le plus grand devait attendre cette journée de villégiature avec impatience car il fit le signe de la croix à l'arrivée du bus. Peu après, un type de voyageur nouveau monte à son tour : un contrôleur. Il constate que la famille n'a pas payé le prix. Négligence ou complicité du chauffeur ? L'homme se savait en faute car dès l'apparition du contrôleur il a préparé un billet de 5000 pesos qu'il a demandé à sa femme. Nous ne sommes plus dans le désert : toute l'agriculture défile sous nos yeux avec des prairies, des vignes etc.

Nous approchons d'Algarrobo, cette station balnéaire qui plaisait tant à Salvador Allende. En 1958, on l'accusa d'y posséder un yacht de luxe, aussi il fit transporter sa modeste barque dans un bassin de Santiago au cours de son dernier meeting, pour que chacun puisse juger. Allende aimait le sport, tous les sports et aussi celui de la navigation... mais pas le luxe.

Isla Negra c'est un peu après Algarrobo. Le chauffeur nous annonce l'arrêt et en descendant, comme toujours on demande les conditions du retour : « attendre un bus un peu plus loin, là où il y a écrit Pulman ».

En marchant, nous passons devant une boulangerie ce qui va compléter parfaitement notre pique-nique. Nous constatons l'absence de tout car et de toute voiture sur le parking, ce qui nous conforte dans notre idée d'arriver à l'ouverture, pour éviter la foule, mais en descendant la rue, vers la maison de Neruda, surprise : par un autre chemin c'est tout un car de jeunes qui défile, et peut-être même deux, et en fait la foule est déjà au rendez-vous !

Nous entrons et la billetterie est vide pour une simple et bonne raison : il n'y a plus la moindre place à vendre ! Nous affichons notre déception à l'employée. Une Chilienne est dans notre cas, mais les règles sont simples : les pièces de la maison sont petites donc pas plus de neuf personnes par groupe et quand un bus arrive avec 70 personnes, les entrées sont vite pleines ! Pour tout dire, l'employée nous précise que les réservations font que toutes les visites sont vendues pour les deux mois qui viennent !

Devant notre déception, elle propose une visite des extérieurs et se dirige alors vers un des bureaux. Nous la suivons et là une directrice nous confirme qu'elle peut, avec un petit groupe de six personnes, nous faire

visiter les extérieurs dans les minutes qui suivent, en guise de consolation. Nous aurons donc une vue de l'ensemble, une vue de la tombe et de ce qui ressemble à une locomotive. Par une fenêtre nous découvrons la collection de bouteilles, et ces poutres où Pablo inscrivait le nom de ses amis poètes qui mourraient (le dernier nom c'est Elsa Triolet). La directrice est très sympathique et ma foi, faute de grives on aura des merles ! D'ailleurs, comme on est Français, elle nous prend en amitié et nous propose d'assister dans quelques instants à une rencontre avec le maçon de Neruda, qu'un chercheur se propose d'interroger dans son bureau.

Pour attendre ce moment nous profitons du film qui montre Neruda dans sa maison. Une autre compensation à nos déboires. Le temps passe ; nous décidons d'acheter quelques souvenirs avant d'aller pique-niquer sur la plage, face à la maison. Dans la boutique, Marie-France repère quelques cartes postales et Jean-Paul un livre sur l'enterrement de Neruda. Là, l'employée de la caisse vient nous informer qu'un groupe s'est désisté et que si nous voulons passer, nous pouvons acheter deux billets ! Magnifique renversement de situation ! Nous croisons à nouveau la directrice, nous lui montrons nos billets, elle en est heureuse et nous rappelle qu'elle nous attend après la visite dans son bureau.

Cette maison de Neruda nous replonge dans l'ambiance des deux autres maisons avec en plus le point de vue sur la mer. Rien de spacieux, rien de luxueux, mais tout un univers d'objets, de passages minuscules, de références à l'enfance, de collections diverses... et surtout la vue sur le Pacifique qu'on soit dans la salle à manger, dans le bureau, dans la chambre ou ailleurs. C'est en arrivant dans la chambre avec le lit disposé face aux vagues que l'émotion est la plus intense car on y débouche par un petit escalier, un petit escalier qu'un colonel emprunta un peu après le 11 septembre 1973. Il était arrivé dans la maison avec une brigade en quête d'armes car une œuvre d'intoxication avait fait croire que les communistes avaient rassemblé des tonnes d'armes et cachaient même des centaines de soldats cubains. Il a été facile de vérifier que la maison ne contenait rien de répréhensible mais le colonel ne savait où était le poète qui était alité. Il entra enfin dans la chambre, le vit allongé car malade, le vit totalement inoffensif... et s'excusa du dérangement. Il repartit aussitôt et la maison, protégée par un marin, n'eut à subir aucune des dégradations imposées aux deux autres maisons de Neruda.

Que retenir de cet univers si particulier ? Nous faisons la visite avec les audio-guides qui laissent peu de temps à la respiration de chacun. C'est en français et ça aide bien mais le contenu du musée défile sans pause si bien qu'à la fin on se demande que retenir. Jean-Paul a noté la forte présence de la France en voyant quelques numéros des Lettres Françaises. Dans la maison précédente, la bibliothèque contenait la collection d'une revue qui éclaira le début de sa jeunesse : Historia.

Neruda avait une collection jusqu'à 1972. La France c'est aussi Baudelaire et Rimbaud. L'audio-guide ne mentionne pas Victor Hugo dont pourtant nous voyons un portrait. Collections de papillons, de figures de proue, de légendes, de contes, de masques... Immense mappe monde et ce cheval en carton qui a Temuco avait tant plu au jeune Pablo qu'il décida d'aller l'acheter le jour où il apprit que le magasin dont le cheval servait d'outil publicitaire avait brûlé. Il aimait recevoir des amis mais combien pouvait-il en accueillir en des maisons aux pièces si minuscules.

La maison est une maison-musée et elle est donc aseptisée pour les besoins de sa nouvelle fonction. Il n'en demeure pas moins vrai que l'on a la sensation d'y embarquer dans un monde lyrique.

A la sortie nous retrouvons notre chère directrice qui va nous faire vivre un autre aspect de la maison. Dans son bureau, elle attend le maçon de Neruda car avec un ami elle veut qu'on récolte aussi la mémoire des habitants d'Isla Negra qui ont connu le poète. Sur les murs, une très belle photo de Mathilde, la dernière épouse de Pablo. C'est le centième anniversaire de sa naissance. La directrice indique seulement : « Ce fut une folkloriste mais on ne connaît aucune chanson d'elle... ».

Il y a des lithographies du poète Rafael Alberti qui est passé par Isla Negra. Elle se lance alors dans la consultation des registres qui contiennent des photos des célébrités ayant honoré les lieux de leur présence, en quête du passage d'Alberti. Nous découvrons Chavez et Jack Lang, Danielle Mitterrand et Felipe Gonzalez, des rois aussi d'Espagne et de Suède. Jean Paul pose alors la question qui lui brûle les lèvres : « Et Vazquez Montalban est-il passé à Isla Negra ? » La dame qui parle un bon français pour avoir vécu en Belgique, réfléchit un peu et se souvient que l'écrivain catalan est venu sur la tombe du poète avec José Donoso, mais sans visiter la maison.

Finalement, après une attente au café le Rincon des poètes face à la mer, le maçon ne sera pas au rendez-vous (il a oublié) et nous pouvons alors nous diriger vers la plage pour le pique-nique historique. Nous en avons plusieurs à notre actif, de Chichen Hitza à Tulum, mais celui-ci, vu les péripéties de notre visite sera plus inoubliable que les précédents. Du jambon, l'inévitable avocat, de l'eau, une tomate pour Marie-France, la frugalité totale mais entre Pacifique et maison de Neruda ! Ensuite nous décidons de longer la plage chargée en algues immenses. Des fleurs de printemps rendent le site magnifique. Marie-France n'hésite pas à gravir quelques rochers, Jean-Paul suit avec quelques craintes, le chemin débouche sur une petite plage plus grande et plus belle que celle devant Isla Negra mais si la maison avait été là, elle aurait été plus éloignée de la mer. Le temps d'une pause. Des jeunes se prélassent. Difficile de se baigner mais le plaisir n'en est pas moins grand d'être là au milieu des oiseaux et des bruits de l'océan.

Il faut penser au retour, à la remontée vers les hauteurs de la colline et ça sera chose faite assez rapidement d'autant que finalement en retrouvant la route nous ne sommes pas loin de l'arrêt du bus. Par contre le bus qui doit nous ramener est sans doute encore loin car il faudra attendre une heure. Nous en profitons pour bavarder avec une autre personne qui attend, une jeune brésilienne qui nous encourage à visiter son pays nous démontrant qu'entre l'espagnol et le portugais la différence est mince.

18 h retour à Valparaiso pour une journée bien remplie. Le bus urbain nous ramène place Annibal Pinto et Jean-Paul propose de prendre un jus de fruit dans un des bistrot avant d'aller se reposer dans la chambre. Si autour de la Place Victoria il semblait y avoir foule, le reste de la ville, le samedi est vide. Nous sommes deux tables au bistrot où surprise, nous découvrons qu'il y a un panneau avec le poème du jour. En fait, dans le bistrot, il y a une statue de Neruda attablée avec Gabriela Mistral ! Neruda nous poursuivait mais au Chili il est partout et ça lui est facile de poursuivre chacun. Le « Chilien le plus universel » n'a pas raté sa triste sortie... JP et MF

**12 septembre 2013** 4 12 /09 /septembre /2013 17:31

**Neruda vu par Asturias**

**Pablo Neruda dans l'intimité**

**Miguel Angel Asturias**

Fixer les limites d'un continent n'est pas chose facile, et Pablo Neruda était cela, notre continent, et notre contenu. Pablo ne se servait pas de l'Amérique, il était au service de l'Amérique. Et cela lui donne la stature d'un petit grand géant. Petit, parce que pour nous qui vivions dans son intimité, il avait tout d'un enfant. Et grand géant, parce que dans son indignation de poète citoyen, il s'élevait sur des cimes où la tempête de ses admonestations créait des tempêtes.

Il n'était pas d'accès facile pour ceux qu'il n'aimait pas, et dans cet aimer ou ne pas aimer de Neruda, il y avait une grande part d'instinct mais en revanche, il n'y a jamais eu d'ami plus ami et plus désintéressé avec ses amis. Nous avons vécu côte à côte si souvent, tant d'années, aux heures faciles et aux heures difficiles. Sa maison n'a jamais eu de portes, elle est toujours restée ouverte. Cette maison, je m'en souviens, bruissante des feuillages proches, barbacane vers les neiges de la Cordillère voisine, avec des points de rencontre en différents lieux du jardin, où les visiteurs formaient des groupes, tandis que Pablo allait de groupe en groupe, veillant à ce que ne manquât pas le vin rouge, ce vin cher aux chiliens, non plus que les petits pâtés, les « empanaditas », ou les petits piments verts qui emportaient la bouche.

Cette maison de Santiago du Chili, je continue à m'en souvenir, tellement silencieuse et en même temps bourdonnante de la rumeur des arbres, des conversations, des chants d'oiseaux, du bavardage des perroquets et des guacamayas, ces pape-gais bleus du Brésil, du croassement des grenouilles, cette maison cachait, gardait des lieux où les livres, les précieux tomes dorés sur tranche, ou les vieux incunables, ou les parchemins froissés, s'allongeaient en bibliothèques interminables, alternant avec des tableaux et gravures de peintres célèbres, avec le bruit de l'océan qui résonnait dans ces petites boîtes à musique qui ont nom conques marines, car à peine les porte-t-on à son oreille qu'on entend battre les vagues, avec des pierres dures aux couleurs fulgurantes, des oiseaux naturalisés, des poissons japonais dans des boules de cristal et d'étranges verreries, avec surtout ces fameuses grosses bouteilles contenant un vaisseau, que lui-même, au cours de ses voyages de par le monde, avait l'une après l'autre découvertes avec ses yeux d'Admirant (et non d'Amiral), bien qu'aussi d'Amiral des mers du sud, ces mers qui le passionnaient.

Rien n'était définitif, et tout était définitif. Le jardin pouvait changer, si le poète préférait voir les roses plus loin et sentir de plus près l'odeur du potager, comme sa poésie a changé lorsqu'il a abandonné les thèmes

profonds pour commencer à nommer les choses simples, les plantes les plus humbles, les animaux les plus simples, les objets de chaque jour. Tout ce qui réjouit et ne laisse aucune amertume. La poésie élémentaire des « Odes Élémentaires ». Un inventaire de la flore et de la faune de notre Amérique. Mais le miracle. Le miracle de porter toutes ces matières, ces humbles matériaux presque inexistantes, aux yeux de l'homme moderne qui ne voit plus ni n'entend plus ce qui l'entoure dans la nature, attentif qu'il est aux hautes mathématiques et aux machines, le miracle poétique de porter ces choses de l'entourage dans les pages de ses livres, ou bien telles des fruits, frais, à peine coupés, ou bien telles des substances à peine découvertes sous la terre, sous l'eau, dans l'air, dans la lumière, dans l'ombre, dans la pénombre.

Les livres de Neruda, de cette période élémentaire, sont des herbiers. Que dis-je, des herbiers? Sottise ! Non, ce sont au contraire des jardins d'hiver lumineux, où les plantes nommées, de la rose au myosotis, sont vivantes et parfument. Poète facteur d'un inventaire de tout ce qui malheureusement est en voie de disparaître de la terre. Certains — ils sont rares — tournent les yeux vers lui sans voir cet homme simple armé d'une plume-sécateur de jardinier, d'un filet de pêcheur ou de chasseur de papillons, toutes personnalités qui en vérité étaient siennes, pour ne s'arrêter qu'au personnage politique, à sa poésie de citoyen et de lutteur, à ses cris douloureux de prophète devant les horreurs du monde.

Et c'est qu'en vérité, en une époque de tant de conflits et d'injustice sur la terre, son vers se lève en tempête sacrée, dénonçant, protestant, portant témoignage des atrocités commises sur les peuples soumis à la faim, à la guerre, aux génocides. Et c'est alors - qu'il en appelle à grands cris à la « révolution idolâtrée », et qu'il crie, et qu'il C. R. I. I. E. « J'ai le devoir de vivre, de mourir et de vivre... » Et il n'est pas mort de mort naturelle, il est mort de mort nationale. Lorsqu'est mort le Chili est mort Neruda. Le Chili est mort, il est mort, répétons-le, mais non pas ce Chili de la majesté civile, de l'armée incorruptible, apolitique, respectueuse des institutions, ce Chili qui aurait pu nous amener, sur les ailes de la démocratie, à la socialisation de la richesse, maintenant aux mains de quelques-uns et surtout des compagnies étrangères.

La vie est un adieu, m'expliquait-il. Nous allons disant adieu à tout et à tous. Ah, si nous pouvions rassembler, ensuite, tous ces adieux en un collier. Et ceci, à l'occasion de certains moments de paix, où nous recensons nos camarades très chers morts, poètes, écrivains, artistes, lutteurs. Une préparation à la mort, convenions-nous, que de se souvenir et de parler de tous ceux qui nous ont laissés et dont nous conservons en secret les caractéristiques : leur rire — le rire est divin, c'est la seule chose que l'homme ait de divin, — leur regard, leurs gestes, leurs affections, leurs excentricités, leurs expressions, leurs plaisanteries, leurs surnoms...

Nous qui naissons voyageurs, comme la fumée — c'est une réflexion qu'il faisait parfois, quand nous étions assis devant une cheminée où flambait un bois odorant — n'avons d'autre destin qu'avancer, bien que lui comme nous tous, les « voyageurs », nous rêvions de plonger des racines quelque part, de nous sentir arbres, de faire de l'ombre.

Et il avait sa façon à lui de montrer son désaccord avec l'européisation de nos lettres hispano-américaines « Jusqu'à quand Verlaine va pleuvoir/sur nous ? Jusqu'à quand/le parapluie de Baudelaire/ nous accompagnera en plein soleil ?... »

Est-il meilleure image de cette européisation de nos lettres — qui malheureusement ne cesse pas — que cette inclination de nos poètes à ouvrir le parapluie baudelairien pour se protéger du soleil d'Amérique ?

Il faudra procéder à une relecture de toute l'œuvre de Pablo Neruda pour mieux le situer, pour qu'on ne le réduise pas, en bien ou en mal, à un agitateur de masse, à un furieux politicien de gauche. Oui, oui, il faudra à nouveau évaluer cet éclair d'hiers, qui se refuse à l'hier, à ce XIXème siècle qui, en fin de XXème siècle, n'en finit pas de nous tenir tellement enchaînés, tellement soumis que nous pleurons avec Mozart (maintenant, au milieu des poulies qui s'entrechoquent, la musique est bruit), que nous nous perdons dans les ténèbres feuilletonesques (c'est ce que dit Neruda) de Dostoïevski, et que nous acceptons, parce que nous sommes seuls, la compagnie de Rimbaud et de Whitman.

Et pourquoi sommes-nous seuls ? Pourquoi avons-nous renoncé à ce qui est nôtre pour imiter ce qui est étranger ?

Parce que nous semblons avoir honte de notre monde, et que nous essayons de le remplacer, à travers poèmes et romans, par quelque chose de semblable au monde européen des épigones de la Grèce, de Rome, de Descartes et quelques autres.

Pablo Neruda, intentionnellement, brise tous les moules de la poésie et la transforme presque parfois en prose. Prosifier, pour qu'elle ne chante pas la cantilène espagnole, car si de l'Espagne nous acceptons le bourdon de la langue, nous n'acceptons pas la langue superficielle galvaudée par l'usage qu'on en fait caféducommerce.

L'œuvre qu'il nous laisse est immense. Toutes les choses de la terre, de la mer et du ciel, en des pages et des pages de livres qui continueront à chanter la guerre « il n'est pas de fumée plus âcre que la fumée inutile de la guerre ». Et qui continueront à chanter le Chili, son pays natal, avec tout l'amour d'un amoureux qui pressentait le drame. Écoutons-le :

« Aïe, la pauvre patrie a fripé  
ses vieilles paupières de neige  
et s'est assise pour pleurer... »

« Couleur d'orange et de neige  
avait ma patrie dans les atlas,  
et sur ses cheveux ruisselait une cascade de cerises.



Aussi fait-il peine de la voir sur une chaise brisée  
parmi les pelures de patate et les meubles disjoints.

Aux portes en ruine du port  
on entend le lamento lancinant  
d'un remorqueur moribond.  
Et le plomb de la nuit s'écrase,  
comme un sac noir de haillons  
sur les genoux de la patrie. »

C'est Horace qui, si je m'en souviens bien, parle dans l'une de ses odes  
immortelles des obsèques du poète, qui se font sans son corps, parce que  
le poète en réalité ne meurt pas. Pablo Neruda est toujours vivant, et  
même de plus en plus vivant, dans la douleur du Chili, dans la souffrance  
de l'Amérique, en chaque homme qui se rebelle, en chaque enfant qui  
meurt faute d'aliments, dans les millions de gens sans toit dans nos pays  
opulents. Vivant, dans le poing levé des ouvriers, dans les livres des  
étudiants, et dans le cœur de nous tous qui nous opposons à la barbarie  
militaire organisée depuis la nouvelle métropole.

Paris, octobre 1973. (Traduit de l'espagnol) la nouvelle critique

**23 novembre 2013** 6 23 /11 /novembre /2013 17:25

## **Neruda à Paris en 1972**



Neruda et Allende aimaient répéter l'amour du peuple chilien pour son armée. Et j'y croyais à ce légalisme des militaires. Jusqu'à ce que je me penche un peu sur l'histoire politique du Chili et sur le rôle de massacreur de la classe ouvrière joué par la dite armée. Alors pourquoi ? Par optimisme bien sûr ! Neruda et Allende ne souhaitaient retenir de l'histoire nationale que ce qui allait dans leur sens. Faut-il alors rendre hommage à ceux qui répétaient pendant l'Unité populaire : « Tout ça finira pas un coup d'Etat. » ? Fallait-il alors décider d'une dictature de gauche pour arrêter les éléments fascistes de l'armée ? On ne réécrit pas l'histoire mais on a le droit de s'interroger. Allende n'avait pas été élu pour imposer « la dictature du prolétariat » et peut-être que sans l'appui international des fascistes locaux, que Neruda pointe clairement, l'armée serait restée dans les casernes. Cet entretien de celui qui est alors Ambassadeur de son pays à Paris, me semble d'un apport contrasté qui mérite notre attention. JP Damaggio

### **LA FÊTE NATIONALE CHILIENNE**

A l'occasion de la fête nationale chilienne, Pablo Neruda, a bien voulu répondre aux questions de « l'Humanité ».

Q. — Quel est le sens aujourd'hui et quel fut hier le sens du 18 septembre pour le peuple chilien ?

R. — LE 18 septembre est notre fête nationale. C'est le jour où, en 1810, fut proclamée l'indépendance du Chili. La libération définitive de la domination espagnole s'est faite ensuite, grâce aux troupes commandées par O' Higgins et San Martin. C'est la victoire de Maïpu et notre Reconquista. C'est une des plus grandes prouesses de l'histoire, ces hommes traversant les Andes, plus que les Thermopyles même... Aussi le 18 septembre est-il le jour le plus cher aux Chiliens : il est le symbole de l'union entre l'armée et le peuple chilien. Dans tout le Chili ce ne sont que danses, chansons, bouquets... A Santiago, le défilé militaire est une des choses les plus belles que je connaisse, un ballet merveilleux.

Etant donné la confiance et l'admiration du peuple chilien pour son armée, la droite et les fascistes, qui ne font qu'un, appuyés par des entreprises étrangères (I.T.T., C.I.A.), développent un plan de provocation destiné à faire se soulever l'armée. Ces fascistes sont si impudents et cyniques qu'ils défendent même des actes de banditisme pur et simple.

Q. — Vous voulez parler de l'assassinat de René Schneider, commandant en chef de l'armée, en octobre 1970 ? Je crois que cet assassinat a bouleversé un pays qui n'avait pas depuis plus d'un siècle connu d'assassinat à but politique, et qui, comme vous l'avez dit, n'a « presque toujours qu'un seul dictateur, la loi ».

R. — Oui. D'ailleurs cet assassinat aussitôt après l'élection d'Allende, mais alors que le démocrate-chrétien Frei était encore président, avait pour but d'empêcher la venue au pouvoir d'Allende. Et maintenant, à l'occasion de la fête de cette année, les fascistes ont élaboré un vaste plan de subversion comportant notamment des attentats contre les trains ou les camions amenant les soldats pour le défilé, ou des provocations pendant le défilé dans les rues de Santiago et il s'agirait, bien sûr, de faire croire qu'ils sont le fait des partis populaires. Comme l'armée est très aimée par tout le peuple on cherche ainsi à dresser celui-ci contre son gouvernement légal. Mais le président Allende a dévoilé et dénoncé ce complot.

Q. — Quelle est la situation générale en ce moment au Chili ?

R. — Le président Allende a l'appui du peuple chilien. Pour le 4 septembre (2ème anniversaire des élections), une manifestation de masse dans la seule ville de Santiago vient de réunir 850.000 personnes. La droite fasciste est réduite au désespoir. Elle veut, avec l'aide de la CIA, déclencher une guerre civile qui serait absolument folle et amènerait la destruction de notre pays. Ce complot doit être pris très au sérieux en Europe car ce sont des forces fascistes internationales qui poussent les fascistes chiliens vers un affrontement criminel. Chaque jour, nous avons à supporter des provocations de plus en plus cyniques et brutales. En ce moment le Chili est dans une situation économique difficile à cause du boycott exercé par certains grands pays étrangers qui sont allés jusqu'à refuser de lui vendre les pièces de rechange nécessaires et qui menacent, comme la Kennecott Cooper, par exemple, de toutes sortes de procédés arbitraires notre gouvernement populaire. Cette grande compagnie avait accepté après la nationalisation de se soumettre à l'arbitrage d'un tribunal chilien. Comme le jugement rendu n'était pas favorable aux intérêts du monopole du cuivre, la Kennecott vient de déclarer officiellement qu'elle va boycotter le cuivre chilien dans le monde entier et s'opposer à la vente légitime de notre propriété nationale

par tous les moyens. C'est là un exemple de choix, dont nous venons d'avoir connaissance, du manque de respect de toute loi morale et civique qui est celui de ces grands pirates monopolistes qui ont fait et qui font encore le malheur du monde.

Q. Ce 18 septembre est donc pour vous une fête de l'union mais aussi de la lutte ?

R. — En ce jour, nous fêtons l'avènement national de notre indépendance et le commencement, au milieu de beaucoup de luttes et de difficultés, de la plus importante étape de notre indépendance économique face aux agressions du néo-colonialisme. Nous avons nationalisé toutes les grandes entreprises. Nous en avons fini avec tous les grands propriétaires terriens, héritage de l'Espagne féodale et nous présentons devant le Parlement une nouvelle Constitution qui ouvre les portes au socialisme.

Nous ne ferons pas un seul pas en arrière et Salvador Allende a solennellement averti la droite fasciste et ses alliés qu'ils jouent avec du feu. Mais je veux penser avant tout à l'enthousiasme du peuple chilien avec un grand et tranquille patriotisme qui ne dérive jamais vers le nationalisme bourgeois ou vers le chauvinisme, le peuple chilien ne permettra jamais qu'on détruise ce qui a été librement et démocratiquement choisi par le vote et qui est reconnu par tous les partis. Le « Diez y ocho » c'est le jour d'une grande réjouissance populaire qui flamboie d'un bout à l'autre du pays le plus long du monde.

-- Pour tout ce que vous venez de nous dire c'est aussi un peu notre fête.

**25 décembre 2012 2 25** /12 /décembre /2012 17:33

## **Neruda et Bolivar**

Au Chili j'ai été surpris par la présence d'un buste de Bolivar. Je le suis tout autant quand Neruda embarque Bolivar aux côtés des républicains espagnols... (je reconnais les immenses limites de ma traduction) JP D.

### Chant pour Bolivar

Notre père qui êtes sur terre, dans l'eau, dans l'air  
tout au long de notre vaste latitude silencieuse,  
tout porte ton nom, père, dans notre maison :  
ton nom déclenche la douceur,  
l'étain bolivar a un éblouissement bolívar,  
le bolivar oiseau sur le volcan bolivar,  
la pomme de terre, le salpêtre, les ombres spéciales,  
les courants, les veines de pierre phosphorique,  
tout nous vient de ta vie éteinte  
ton héritage furent les rivières, les plaines, les beffrois,  
ton héritage est notre pain quotidien, père.

Ton petit cadavre de capitaine courageux  
a répandu sa forme métallique, dans l'immensité,  
tes doigts sortent à présent de la neige  
et le pêcheur du sud sort aussitôt à la lumière  
ton sourire, ta voix lancinante de ses filets.

De quelle couleur est la rose qu'avec ton âme nous élevons ?  
Rouge sera la rose qui rappelle ton pas.  
Comment sont les mains qui touchent tes cendres ?  
Rouges seront les mains qui naissent de tes cendres.  
Et comment est la semence de ton cœur mort ?  
Les graines de ton cœur vivant sont rouges.

C'est pourquoi aujourd'hui une ronde de mains se joint à toi.  
Avec ma main il y en a un autre et une autre jointe à elle,  
et une autre jusque dans les profondeurs obscures du continent.  
Et une autre main que tu ne connaissais pas alors  
vient aussi, Bolívar, pour tenir la tienne :  
de Teruel, de Madrid, de Jarama, de l'Ebre,  
de la prison, de l'air, des morts d'Espagne  
vient cette main rouge qui est fille de la tienne.

Capitaine, combattant, où une bouche  
crie liberté où une oreille écoute,

où un soldat rouge rompt un front brun,  
où un laurier de livres jaillissent, où un nouveau  
drapeau est décoré du sang de notre illustre aurore,  
Bolívar, capitaine, ton visage est visible.  
Encore une fois entre poussière et fumée ton épée renaît.  
Une fois de plus ton drapeau a été brodé de sang.  
Les scélérats réattaquent ta semence,  
le fils de l'homme est cloué sur une autre croix.

Mais ton ombre nous conduit encore vers l'espérance,  
le laurier et la lumière de ton armée rouge  
dans la nuit de l'Amérique avec ton regard nous regarde.  
Tes yeux qui surveillent au-delà des mers,  
au-delà des peuples opprimés et blessés,  
au-delà des noires villes incendiées,  
ta voix est née de nouveau, ta main se pose à nouveau :  
ton armée défend les drapeaux sacrés :  
la Liberté secoue les campagnes sanglantes,  
et précède un bruit terrible de douleurs  
l'aurore rougie par le sang de l'homme.  
Libertador, un monde de paix est né dans les bras.  
La paix, le pain, le blé de ton sang sont nés,  
de notre jeune sang venu de ton sang  
sortira paix, pain et blé pour un monde que nous allons faire.

J'ai rencontré Bolivar par un long matin,  
à Madrid, dans la bouche du Cinquième Régiment,  
Père, je lui ai dit, c'est toi, ce n'est pas toi, qui es-tu ?  
Et en regardant la Prison de la Montaña, il a dit :  
« Je me réveille tous les cent ans quand le peuple se réveille. »